

Naissance du Service de Santé de la Jeune Armée Nigérienne en 1962

André Borgomano (Bx 51)

En 1962, désigné pour « servir en Z.O.M. n° 4 », après avoir quitté Marseille le 9 Août sur le paquebot « Mermoz », quelques escales classiques plus loin (Alger-Dakar-Conakry sur le port duquel étaient stockés les chasse-neige offerts par l'URSS-Monrovia) nous voici à notre terminus, Abidjan. Erreur : un adjudant-chef du Service de Santé gravit quatre à quatre les marches de la coupée et demande « qui sont Fr. B. et A. B. » pour nous prévenir que notre voyage maritime se prolongeait jusqu'à Cotonou. Nous venions de régler nos dettes et notre valise prête sans parler de la cantine qui devait débarquer de la cale et qu'il nous fallait récupérer. Serait-il possible que ce beau bateau ne soit pas en relation radio-phonique et télégraphique permanente avec la terre pour que nous n'ayons pas été prévenus à l'avance ?

Présentation au Médecin Colonel Georges Clerc, Médecin-Chef de la Zone N° 4, un des rares rescapés du coup de force japonais du 9 mars 1945 à Lang Son, à l'accent rocailleux des rivières descendant du Canigou, qui nous apprend que nous allons au Niger, Fr. Boyre à Dirkou et moi à Niamey – Médecin-Chef des F.A.N. (Forces Armées Nigériennes) créées en 1961.

Je pensais qu'une telle fonction devait échoir à un titulaire d'un brevet d'état-major et non à un tout jeune capitaine (en grade). Erreur donc. Exécution. Garde à vous. Salut. Demi-tour. C'est parti pour un débarquement du « Mermoz » à Cotonou le 23, avec le camarade Boyre (53), dans des paniers qui feraient frémir d'horreur nos « Précautionneux du Principe » pour des pinasses déjà surchargées de marchandises hétéroclites et salissantes !



Cotonou : Panier, Boyre à gauche.



Pinasse.

Outre le problème du Service de Santé des FAN, il me fallait résoudre celui du logement en raison de l'adage « pas de logement – pas de famille » ! Une case me fut attribuée sur le Plateau, dite case « allemande » car construite gratuitement par l'Allemagne de l'Ouest avec tous les matériaux importés d'Allemagne. C'était la seule qui soit encore inoccupée et au-delà le grand désert à perte de vue jusqu'à Alger. Tout à côté des cases allemandes il y avait quelques cases dites « françaises ». Dans les unes et les autres étaient logés les personnels de la Coopération : Médecins, Officiers, Vétérinaires, Conseillers civils etc.

L'infirmerie des FAN, devenue bien plus tard « Clinique », dont les locaux avaient été transférés de l'infirmerie française voisine, était à 5 km (Gamkale), près des cantonnements des troupes, au bord du Niger et jouxtant la piscine militaire où se retrouvaient les familles pour rafraîchir le dehors et le dedans. Une tornade, heureusement nocturne, a abattu des grands arbres qui la bordaient.

L'accueil, à Niamey, des camarades du Corps, des officiers de l'Armée Nigérienne et des assistants techniques fut conforme à celui des Troupes Coloniales dont tout le monde était issu et le pot de bienvenue fut tout normalement conclu par le Commandant Demba Mainassara, commandant des F.A.N., par le classique « Et au Nom de Dieu – Vive la Coloniale ! » et il en était ainsi pour tous les pots de départ ou d'arrivée. Le Cdt Demba, engagé à la fin des années 20, racontait que lorsqu'il prenait ses permissions annuelles il partait de Niamey, à pied, rejoindre sa famille qui habitait Zinder (900 km). Pas d'avion, pas d'autocar. Après avoir passé deux jours, il disait « Au Revoir » à la famille et reprenait « le pied la route » pour arriver dans les délais

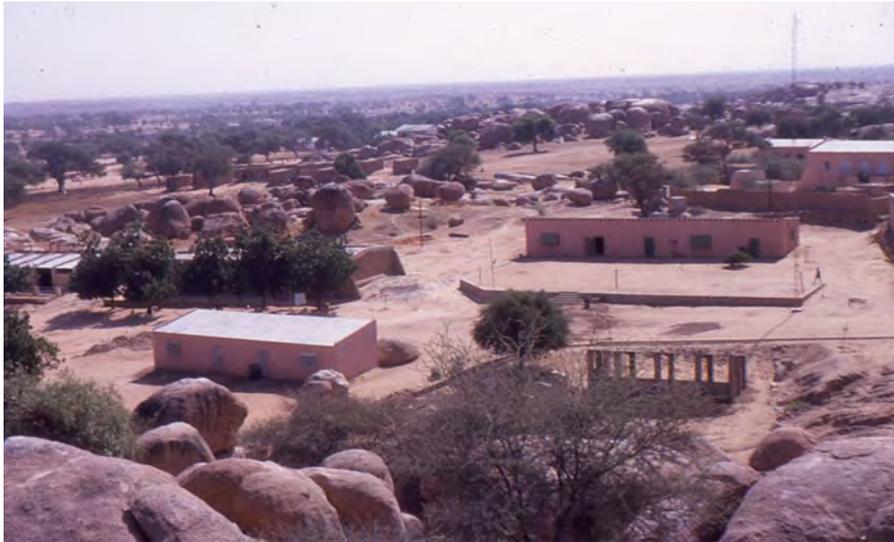
et ne pas être porté déserteur ! Quand il voulait noter quelque chose il l'écrivait sur une boîte d'allumettes !

Dernier venu des chefs de service, j'ai trouvé deux camarades, médecins lieutenants, arrivés quelque temps avant moi et transférés sur place depuis peu de l'Armée Française à l'Armée Nigérienne, Maurice Guigou à Agadez et Bernard Drouet (55) à Zinder. Quatre ou cinq caporaux, un Sergent infirmier nigérien et le sergent-chef Arnold complétaient l'effectif. Ce denier, alsacien incorporé comme « malgré nous », n'hésitait pas à montrer son livret militaire aux armes de la Wehrmacht. Il y avait aussi, à l'Armée Française, l'adjudant-chef Seck Talame, des quatre communes, que j'avais eu comme infirmier-chef en Kabylie en 1957, dont l'épouse, vietnamienne, est décédée à quelques mètres de l'infirmerie fauchée par un camion.

Les recrues destinées au Service de Santé étaient celles non « retenues » par l'Aviation, l'Infanterie, l'Intendance et la Musique (bonne !).

Première urgence : former des infirmiers. Le C.A.T. n° 1 (Certificat d'Aptitude Technique) de l'Armée Française servirait de base sauf... qu'il n'y avait pas de texte disponible ! J'improvise donc avec un CAT « musclé », c'est à dire dont le contenu, en raison des importantes différences existant entre les 2 pays, était plus adapté aux circonstances : isolement, pas de moyens de transport, pathologies très différentes : paludisme, amibiase, bilharziose, lèpre..., présence des familles avec femme(s) et enfants. Les chapitres diagnostic et traitement étaient nettement plus fournis sans oublier la pédiatrie, la gynécologie et l'obstétrique. Tous les candidats présentés ont été reçus.

L'année d'après ce fut au tour du CAT n° 2 lui aussi « musclé ». Terminé pour moi car j'arrivais en fin de séjour ; la suite pour mes successeurs qui ont bien œuvré puisqu'en 1977, de retour définitif en France, j'apprenais par un stagiaire Élève Officier de l'Intendance qu'un de ses camarades adjudant, infirmier de la première session du CAT n° 1 en 1963, était en stage de BTS Anesthésie-Réanimation à l'École d'Application du Pharo à Marseille ! Beau parcours. Il y en eu d'autres. J'avais délocalisé, déjà, les C.A.T. qui se passaient à Zinder.



Zinder et ses « cailloux ».

En dehors de Niamey-Ville les déplacements se faisaient en avion, monomoteur Broussard et bimoteur DC 3, de vieux avions pour la jeune escadrille nigérienne. Taille du Niger : 1 100 km nord-sud et 1 800 est-ouest. Les seules fois où je n'ai pas utilisé l'avion c'est au G. N. (Groupe Nomade) de Tchind Tabaraden au N-O de Tahoua (le dromadaire) et lors du transfert à l'Armée Nigérienne du Poste de N'Guigmi, tout à l'Est au bord du lac Tchad en décembre 1962.

Entre Zinder et N'Guigmi *via* Gouré, nous avons « bénéficié » de plusieurs zones de fech-fech* et la douche glacée nocturne (c'était la saison fraîche !) chez le camarade Yves Lassalle (54), Médecin-Chef de la C. M. fut la bienvenue.

À ce moment là le lac Tchad arrivait à la limite Sud de la ville, au ras de l'abattoir au bas des Champs Élysées, seule rue du village, ainsi surnommée, où la boutique du « Père » Ausseye célèbre pour ses 3 jolies filles, très convoitées, qu'il avait eu avec une peule, était le seul « point d'eau » du lieu et l'on pouvait y rencontrer un chasseur de caïman, assoiffé lui aussi, que j'ai retrouvé sept ans plus tard

tenant un restaurant sur une plage très fréquentée de Moroni .

Maintenant le lac est distant de plus de 100 km au Sud, réduit à sa plus simple expression et les kadei (pirogues en papyrus) sur lesquelles vivaient les Boudoumas sur le lac avec leurs bœufs aux cornes pneumatiques ont vraisemblablement disparues. Pour « visiter mes troupes » (il y en avait à Gaya, accessible en Broussard, à Tahoua au N.E. encore accessible en monomoteur, puis c'était Zinder, N'Guigmi, Agadez, Dirkou en 1964 et le poste 100 % isolé de Madama à quelques kilomètres de la frontière libyenne) j'étais donc tributaire des liaisons régulières militaires ou des vols sur demande comme celui qui m'a conduit à Gaya suite à une « épidémie de syphilis » !

En 1964, je reçois un télégramme en provenance de Gaya qui indiquait : « *Épidémie de syphilis dans la Compagnie* » et demandait la présence du médecin. Je n'avais encore jamais vu d'épidémie de syphilis et me demandais si la compagnie en entier avait visité l'équivalent, à Gaya, de la « rue des Banques » de Niamey, proche des infirmeries de l'Armée Française et des FAN, où offi-

ciaient les prostituées sous la houlette des magagias**. C'est de là qu'un jeune caporal français de l'Assistance Technique avait ramené un magnifique chancre de primo-infection et qu'un an après il récidivait avec un nouveau chancre primaire confirmant l'efficacité du premier traitement. Le lendemain je partais en Broussard pour Gaya au Sud de Niamey, que le dernier médecin avait quitté en 1959 (P. Poupon - 51) pour Mainé-Soroa. Gaya était séparé de Malanville (Dahomey) par le fleuve Niger mais relié par un ancien pont (550 m de long). La rive nigérienne était à plus de 60 mètres au dessus du niveau du fleuve contrairement à la rive dahoméenne et le terrain d'atterrissage perpendiculaire au fleuve avec décollage en plongeant ! Depuis, la piste a été allongée.

Avant de poser la question sur les circonstances d'apparition de cette épidémie je demandais à voir les lésions présentées. Il semblerait que l'infirmier en fut lui-même atteint car il a sorti sa langue au maximum en me faisant voir les papilles du **V lingual**. C'était ça l'épidémie ! Et tout le monde était atteint ! Je le rassurais aussitôt ainsi que le lieutenant et toute la compagnie. Heureusement que je n'avais pas emporté une valise d'extencilline. Heureusement aussi que c'était à Gaya et non à Madama : 3 000 km AR - 10 heures de vol avec 2 escales et une dépense de kérosène... !

Au retour, après l'inévitable plongeon vers le fleuve et le survol en « radada » de la réserve de la Tapoa où abondent éléphants et antilopes en tous genres, nous arrivons à Niamey au milieu d'un bel orage de saison des pluies. Le pilote nigérien s'en est bien sorti sinon je ne serais pas là pour vous le raconter. Et je n'ai pas, comme on dit dans le Midi occitan, « fait un estagnon d'huile avec un noyau d'olive ! ».

J'adaptais en conséquence le contenu (anatomie) des CAT pour éviter de nouveaux malentendus.

J'ai ainsi survolé le Niger plus de 700 heures, Broussard et surtout DC 3 et, devenu un familier de cet avion je participais très



N'guigmi et son sable blanc.



Cornes pneumatiques.

* Fech-fech : zone où la route est faite de talc impalpable !
 ** Magagia : mère maquerelle !

| | | | | | |
|--|--|---------------------------|---|--------------------------|--|
| No d'enregistrement et heure départ : 31667A | | MESSAGE | | QSL 08 0630 LYA | |
| N° P | | RÉSERVÉ AUX TRANSMISSIONS | | AU-DESSUS DE CETTE LIGNE | |
| AUTORITÉ ORIGINE | | GROUPE DATE-HEURE | | TRES SECRET (D) | |
| CONT DET. GAYA | | 080847A | | SECRET | |
| AUTORITÉS DESTINATAIRES | | CHEF E.M.G / F.A.N | | FLASH | |
| POUR ACTION TO | | MEDECIN | | EXTREME URGENT | |
| POUR INFORMATION INFO | | | | URGENT OPERATIONS | |
| | | | | ROUTINE | |
| | | | | DIFFERE | |
| STATR N°565/OPS X HVD BIEN VOULOIR ENVOYER MEDECIN POUR VISITE GENERAL COMPAGNIE X PLUSIEUR SOLDATS PRESENTENT DES BOUTONS SUR LANGUE X CAS STPHYLISSISSE A ETE BIEN DETERMINE PAR INFIRMIER D ETAT GAYA X CE DERNIER A TONNE CONSEIL QU INVITATION DOCTEUR SERAIT SOUHAITABLE POUR PRECISIOP X ET PTN | | | | | |
| Instructions à ne pas transmettre | | | Signature du Commandant ou du Chef d'Etat-Major | | |
| Nom et signature | | Téléphone | | | |

Epidémie de Syphilisse..

souvent au vol, non comme pilote ou très peu mais comme navigateur vérifiant la dérive possible pour apporter les corrections nécessaires. Sur le DC 3, l'équipage était français. La raison, évidente, en était simple : la formation de pilote, qui n'a rien à voir avec un permis de conduire auto, passe par le stade monomoteur, suivi du stade bimoteur etc. ...Les seuls aéronefs de l'Escadrille Nigérienne étaient deux Broussards et un DC 3. La formation durait plusieurs mois et j'ai volé sur Broussard avec des pilotes nigériens que j'ai vu partir pour leur stage bimoteur et revenir qualifiés avant que je ne quitte le pays.

Le DC 3 était considéré comme un taxi volant et donc utilisé comme tel avec quelques problèmes à la clef. Le décollage de Niamey se faisait toujours le matin de bonne heure avant la grosse chaleur. En effet le poids transportable est fonction de la puissance des moteurs et de la portance liée à la température. Un matin le DC 3 a décollé limite-limite, au ras des arbres. En arrivant à Zinder tout le contenu de la soute a été pesé. Résultat : surcharge de près de 50% ! Une paille ! Les préposés avaient confondu volume et poids ! Risques énormes pour l'avion donc l'équipage. Il ne pouvait y avoir de comparaison avec les taxis et camions qui, eux, avaient les roues sur terre ! Désormais tout était pesé

sous le contrôle d'un membre de l'équipage. Mais les risques pouvaient venir d'ailleurs. Une fois, c'est une odeur de brûlé qui donne l'alerte. La cause en était tout simplement une famille qui avait allumé un « kanoun » pour se chauffer ou prendre le thé. Il y a eu plus grave : une batterie de voiture à été embarquée et non stockée comme elle aurait dû l'être. L'acide a coulé et attaqué le plancher ! Heureusement il n'avait pas eu le temps de s'en prendre à la tringlerie. Dans son circuit de la journée, l'avion transportait souvent un mouton, ou plus, de Niamey à Zinder et idem au retour. Bien sûr expéditeurs et destinataires n'étaient pas les mêmes.

Les autres problèmes furent très rares en dehors du poser sur la piste de Dirkou par temps de brume sèche où la visibilité horizontale pouvait être limitée à moins de 100 mètres et verticale à 50 m à peine. La piste bitumée, donc foncée, tranchant sur l'environnement blanchâtre, était prolongée des deux côtés, sur plus d'un kilomètre, d'un alignement de bidons d'essence de 200 litres peints en blanc, pas d'assistance au sol !

Quand les pilotes passaient sur les bidons le reste se faisait au chronomètre et après deux virages ils prenaient l'alignement qui les amenait sur la piste. Plus simple à dire qu'à faire !

Dirkou, petit village inondé de soleil où l'ombre était une denrée rarissime au pied de la falaise du Kaouar qui court Nord-Sud sur 100 km et surélevée d'environ 100 m par rapport au Ténéré, était doté d'un immense camp à côté de l'aérodrome. Les bâtiments étaient éloignés les uns des autres mais des alignements délimitaient les voies de circulation. Elles avaient la particularité d'être bordées des deux côtés par des bouteilles de bière plantées tête en bas et accolées. Je n'ai pas calculé combien de caisses de bière il a fallu consommer mais la température aidant le bornage a dû être rapide. Les murs des bâtiments en banco avaient, pour certains, une épaisseur voisine de 80 centimètres qui leur donnait une fraîcheur telle, qu'en saison fraîche on faisait la sieste avec une couverture ! Durant mon séjour il y eut peu de changements dans la ville. Les bâtiments des nouveaux ministères avaient déjà été construits. Le ministère des Finances, non loin de l'Hôpital, avait 120 fenêtres et autant de climatiseurs, chose inconnue dans les bureaux du Gouverneur. Dans les couloirs on pouvait lire de petites affiches recommandant de ne pas cracher.

Toutefois la FED et le FAC, ne sachant peut-être que faire de leur argent, avaient proposé la construction d'un nouvel Hôpital. Oui, mais, pas n'importe lequel ! Les brillants architectes avaient conçu un bâtiment pour les villes européennes où le terrain disponible était réduit et ils avaient empilés 10 ou 12 étages. Triple erreur. À Niamey et dans les villes africaines en général la place ne manquait pas. De plus la coutume africaine voulait que les familles accompagnent le malade et ce qui était possible avec un hôpital à l'horizontale devenait impossible avec un hôpital vertical. Mais ce n'est pas tout : qui dit hauteur dit ascenseur donc électricité, laquelle en période de vols de sauterelles était coupée, parfois longuement, 10 à 12 fois par jour, les personnes bloquées dans les ascenseurs, les salles de radio et d'opération sans lumière, les électrocardiogrammes de surveillance arrêtés etc., etc. Oui, des groupes électrogènes sont normalement prévus. Qui peut certifier qu'ils vont fonctionner ? Pagaille assurée.

En 1959 à Fort-Lamy un nouvel hôpital avait été construit, tous les pavillons sans



Dirkou : les bouteilles.



Madama et ses indestructibles fauteuils pour admirer les vastes horizons.



étage, dispersés et reliés entre eux par des cheminements en ciment et couverts contre pluie et soleil.

Peut-être que depuis, bien que ne manquant pas de place, ils ont fait construire un hôpital vertical.

Une école a été créée en 1962 par un camarade, médecin à l'Hôpital, pour que les jeunes enfants, plus sensibles que les adultes, soient climatés. Elle est depuis devenue le Lycée La Fontaine, au départ « Cours Jean de La Fontaine » pour les enfants de primaire avec des enseignantes épouses d'expatriés. Elle a commémoré son cinquantenaire en Novembre 2012 en grandes pompes avec inauguration d'une plaque au nom de son créateur.



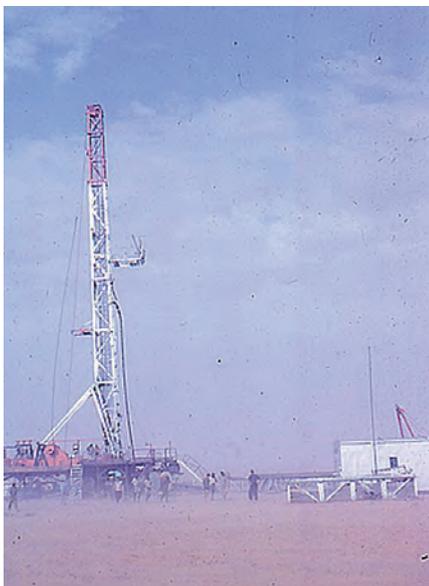
Lycée La Fontaine.

Un souvenir de saison fraîche : quand nous allions dans les ministères, en décembre-janvier, nous étions reçus dans des bureaux où la climatisation marchait, souvent fenêtres ouvertes et comme il faisait trop froid, un gros radiateur électrique tournait à plein régime. Double dépense.

En 1963-64 des forages pétroliers eurent lieu à quelques kilomètres du poste de Madama.

Ils n'ont rien donné. Peut-être n'est-ce que partie remise ?

En 1964 le DC 3 a fait un aller-retour à Abidjan sur 72 heures et j'en ai profité pour ramener la commande annuelle de médicaments avec survol d'Ouaga et escales à



MADAMA : Les Pétroliers.

Bouaké où l'on pouvait admirer au bord de la piste d'envol un petit avion bimoteur posé sur 2 bidons d'essence, vides. Pourquoi ? Le pilote décolle et aussitôt après signale à la tour de contrôle qu'il n'a pas de « Badin », qui sert à déterminer la vitesse de l'avion, indispensable. La tour l'autorise à atterrir et il se pose sur le ventre ! En effet, le pilote avait, sitôt décollé, rentré comme il se doit le train d'atterrissage et oublié de le sortir ! Au préalable il avait aussi oublié d'enlever le « cache Badin » ! Deux grosses erreurs en quelques instants. Le rapatriement s'imposait !

Les personnels de l'Armée Française titulaires du brevet de parachutiste devaient effectuer des sauts d'entretien annuels. Pour cela un Nord-Atlas venait de Dakar et, avec les brevetés nigériens, tous en profitaient pour sauter tôt le matin avant la chaleur. Les réceptions étaient quelquefois un peu brutales nécessitant un passage par l'infirmerie pour la pose de quelques aiguilles d'acupuncture qui réglèrent définitivement le problème en moins d'une demi-heure. C'est ainsi que le Capitaine Mademba SY, ancien du 6^e RPIMA, qui sera ambassadeur du Sénégal, est venu sauter à Niamey sur la D.Z., route de Filingué. Le conseiller français du Commandant des FAN était au-delà du poids autorisé pour les sauts en parachute et je lui ai fait perdre plus de 10 kg à la salle de Judo de l'Armée Française, lui permettant ainsi d'effectuer ses sauts réglementaires. Il y avait, comme pratiquant, très vraisemblablement le premier nigérien judoka (il n'y avait pas d'autre salle dans tout le Niger) ceinture bleue, d'une vingtaine d'années. Il a certainement poursuivi jusqu'à la ceinture noire, comme je l'ai fait moi-même pour le Judo et l'Aïkido. Le Judo Club militaire a fait une démonstration très suivie de Judo et de Jiu-Jitsu en soirée à la piscine en 1964.

En 1963 et 1964, eurent lieu un concours de tir au fusil et au pistolet qui réunissait les personnels candidats des 2 Armées. Le Méd-Cne Georges Torelli (52), de l'infirmerie française, et moi, nous nous sommes inscrits. Nous avons effectué quelques « entraînements », à la chaleur des après-midi, avec des pistolets et fusils pris à l'armurerie et chaque fois différents. Impossible donc de faire des corrections de tir. Par contre les « guerriers », dont c'était le métier, s'entraînaient longuement avec les mêmes armes, un coach, contrôle de la respiration etc. Ceci ne nous a pas empêchés de terminer 1^{er} et second, en alternant, aux deux armes, en 1963 et de recevoir des mains du Général Paruit les trophées afférents. Nous avons récidivé en 1964, sans plus de préparation, en inversant les scores, mais cette année-là il n'y a pas eu de récompense ! Curieux.

Lors des déplacements ou escales à Agadez, il était fréquent que nous nous désaltérions au seul hôtel-restaurant du lieu. Le

long comptoir du bar avait dans son prolongement la porte basse de l'entrée par laquelle on apercevait à quelques dizaines de mètres le célèbre minaret de la mosquée. Avant de poser le verre le serveur vérifiait toujours la propreté de celui-ci en le regardant dans l'encadrement de la porte et, si par hasard c'est à dire souvent, il constatait des traces de doigts il soufflait fortement sur les bords du verre pour l'humidifier, l'essuyait avec un torchon douteux, le contrôlait, recommençait si nécessaire et le déposait devant le buveur ! Belle conscience professionnelle !

En 1963 une épidémie de variole provenant du Nigéria a atteint Niamey et les mesures sanitaires ont été prises rapidement pour isoler la ville et vacciner la population. Le marché central a été cerné par la police et toutes les personnes présentes vaccinées et cela pendant plusieurs jours !

L'épidémie a été très vite maîtrisée.

Je ne sais si l'enthousiasme des défilés commémoratifs de l'Indépendance a perduré. Avec les écoliers, lycéens, sportifs, artisans, scouts, les plus applaudies étaient les magagias qui avaient revêtu leurs plus beaux atours mais ne défilaient pas au pas cadencé.

Non loin du petit marché se trouvaient les orfèvres qui, dans un tout petit estanco sans lumière, reproduisaient comme en se jouant des bijoux dont on leur montrait une photo sur catalogue, avec seulement 2 ou 3 outils inadaptés et un brasier sommaire, bijoux payés au poids de l'or ou de l'argent. Du travail, il n'était fait nulle mention. Quand on présentait à un bijoutier en France les bijoux en filigrane, ils étaient toujours regardés avec admiration et encore ne connaissaient-ils pas les conditions plus que rudimentaires de leur fabrication.

La circulation automobile dans les rues de Niamey était pratiquement inexistante. On pouvait se garer sans problème au petit marché pour aller à la Pharmacie Mouren, pharmacien célibataire au physique de l'acteur Jean Marais, fort sympathique, décédé dans un accident de la route, ou au cinéma REX le soir, en plein air, que, lors des tornades l'on quittait au plus vite mais trop tard sans voir la fin du film !

Les très belles photographies aériennes du livre « NIAMEY à 360° », du vieux nigérien Maurice Ascani avec l'aide de l'escadrille nigérienne, évoquent un demi-siècle de la ville (en 1960 les cases allemandes n'existaient pas, les françaises oui) et montrent une circulation que nous étions loin d'imaginer il y a 50 ans.

Dans l'avenue qui partait du Palais de Justice vers les bureaux de la Présidence, une nuit vers 4 heures du matin, les camarades qui logeaient dans les cases françaises en bordure entendent un grand bruit de tôle froissée. Une Peugeot 404 avait rencontré un

arbre le quel se trouvait à hauteur du pare-brise étoilé, le conducteur conscient, affalé sur le volant en forme de parapluie !

Pas de SAMU à l'horizon ! À l'ouverture des bureaux de l'infirmier se présente le Lieutenant patron de la Gendarmerie, victime d'un accident de voiture. Il sortait d'une boîte de nuit où l'on ne servait pas que du Coca-Cola. Après examen et radiographies tout était normal hormis quelques douleurs rapidement disparues. Cet épisode est venu allonger la liste de mes constatations faites depuis longtemps : lors d'un accident de voiture, chaque fois que le conducteur était alcoolisé il en sortait toujours indemne ce qui était loin d'être le cas des passagers. Pour les accidents d'armes à feu, il n'y a jamais de blessés mais toujours des morts.

En 1964, à l'annonce du nom du chirurgien désigné pour remplacer celui de Zinder en fin de séjour, nos camarades plus anciens se sont émus disant qu'il ne finirait pas le séjour. Et ce fut vrai. Ils savaient, ce que nous étions trop jeunes pour connaître, qu'il était alcoolomorphinomane.

Il a été rapatrié sanitaire au bout de 4 mois, obligeant le chirurgien adjoint de Niamey à un long intérim à Zinder en attendant un remplaçant, laissant ainsi à Niamey UN seul chirurgien pour une ville de 80 000 habitants sans compter le reste du pays. Est-il possible d'imaginer que la haute hiérarchie ne soit pas au courant de ces faits connus de tous et certainement depuis longtemps ? Que peuvent penser les populations d'un tel comportement ? Quelle confiance peuvent-ils accorder aux opérations programmées ? Quel bel exemple qui rejaillit obligatoirement sur toute une communauté ! Gâchis de temps perdu, d'argent gaspillé, d'honorabilité atteinte. C'est la France qui était touchée. J'ai connu, en France, à la fin des années 70, un médecin, plus de 30 ans de service, qui n'avait que 30 minutes de lucidité par jour, côtoyait Préfet et hautes autorités locales qui ne pouvaient passer à côté d'un alcoolisme notoire. N'aurait-il pas dû être invité à aller exercer ses talents disparus ailleurs que dans l'Armée ? Et il n'était sûrement pas le seul.

Mon successeur, le Médecin-Commandant Jean Devaux (49), était arrivé à Niamey depuis près d'un an, à l'infirmier de l'Armée Française, laquelle s'appropriait à partir. Il a été transféré aux FAN et a seulement déplacé son bureau et ses activités de quelques dizaines de mètres.

Un épisode qui pourrait être qualifié de burlesque : le transfert aux FAN avant le départ de l'Armée Française des locaux et matériels de Dirkou, d'Agadez et de Niamey avaient fait l'objet d'un document signé par les deux parties. Toutefois, en raison d'un effectif insuffisant les FAN souhaitaient qu'une partie du matériel automobile soit



Bordeaux – ESN – avril 2010.
Gazere Ousmane – A. Borgomano.

déplacée de Dirkou et d'Agadez sur Niamey. Ce fut loin d'être simple car ces véhicules, dont certains avaient peut-être participé à la colonne Leclerc au Fezzan, ont dû être entièrement refaits pour pouvoir rejoindre Niamey après plus de 1 300 km de désert. Là où on mettait habituellement deux jours, il a fallu plus d'une semaine et les Vreker chargés du dépannage n'ont pas chômé. Hélas ! Une fois les déplacements effectués, quelqu'un s'est aperçu que d'après le document officiel tout devait être « transféré sur place » ! L'horreur absolue, alors qu'un simple « avenant » aurait réglé le problème physique mais aussi financier !

Les véhicules sont repartis finir leur vie dans le désert.

En 1963, de passage à Tahoua, nous apprenons qu'il y avait eu à Niamey une tentative de coup d'état dont le Capitaine Diallo, commandant la CCS serait à l'origine. En même temps que lui a été emprisonné un adjudant-chef, Médaille Militaire, Croix de Guerre des TOE, 39-45, Tunisie, Italie, France, Allemagne, Indochine et peut-être Algérie, de la CCS de Niamey, très sympathique, qui serait lui aussi impliqué. Il est décédé quelques jours après son arrestation.

Deux mois plus tard environ, je reçois un appel téléphonique de l'Intendant Militaire français des FAN ou de ses bureaux, me demandant d'établir un « certificat de décès » pour le dossier de pension de sa veuve. Cela m'était médicalement impossible. En effet, dans un certificat de décès il faut mentionner les causes de la mort donc avoir vu le décédé ce qui n'était pas le cas.

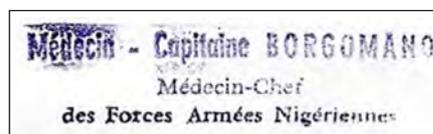
J'ai rendu compte aux autorités françaises militaires, médicales et diplomatiques, de ce problème, de ma réponse négative et des suites possibles de mon refus, c'est à dire le retour en France anticipé. J'ai fait savoir quand même, que si je partais, ce ne serait pas un drame pour moi car les valises seraient

vite faites et en France je serai logé et payé en attendant une nouvelle affectation outre-mer et que le remplaçant tarderait vraisemblablement à venir.

Je suis resté jusqu'à la fin prévue de mon affectation sauf... que, habituellement il est remis au personnel partant l'Ordre National du pays que l'on vient de servir. Ce ne fut pas mon cas. Aussi, les camarades qui m'ont accompagné à l'heure de la sieste ce 11 février 1965 m'ont-ils, dans le grand hall surchauffé de l'aérogare, remis une médaille en chocolat que je me suis empressé de déguster pour qu'elle ne fonde pas dans la poche, et ceci en présence de toutes les autorités militaires nigériennes car on ne passe pas 30 mois sans tisser des liens très amicaux avec des personnes fort sympathiques et j'étais le premier médecin-chef.

J'ai eu la chance, après avoir été chargé de l'inviter, de rencontrer lors du dernier baptême de promotion à l'École de Santé Navale de Bordeaux en 2010, avant sa fermeture définitive, mon premier successeur nigérien, également premier nigérien à être entré à Santé Navale en 1969 (ils furent trois et il y a eu des élèves à l'École de Santé de Lyon), sorti normalement en 1976 : **GAZERE Ousmane**. Il a pris ma place en 1978 au départ du médecin français en poste. Cela faisait 35 ans qu'il n'était pas revenu à Bordeaux et il y a trouvé son premier prédécesseur !

Pour Ordre le



| | 1925 | 1960 | 2010 | Croissance |
|--------|-----------|-----------|------------|------------|
| Niger | 1 200 000 | 3 400 000 | 17 000 000 | x 14 |
| Niamey | 3 000 | 80.000 | 1 300 000 | x 433 |